

Ce vendredi 23 septembre 2022, des dizaines de grèves pour le climat, avec des milliers de participants, ont repris après de longs mois de pause. Ce *Friday For Future*, à Nancy, c'était à peine une cinquantaine de personnes devant la préfecture. Ridicule ? Et pourtant suffisant pour que le bâtiment ferme ses portes pour la journée, comme on l'observe à l'arrière d'une vidéo de France Bleu. Triste symbolique, mais sans doute bonne raison de continuer à sortir.

Certains d'entre nous la semaine dernière ont eu l'immense plaisir (pardonnez ma subjectivité) de travailler sur un épisode de *L'effondrement*, une web-série du collectif des Parasites, faite de 8 épisodes en plan-séquence qui étonnent et émeuvent par leur virtuosité. Une *fiction* sur un effondrement mondial, terrible de réalisme, à voir bien vite sur YouTube (ou Canal) si vous n'en avez pas eu l'occasion. Préparez-vous tout de même à prendre des injections régulières de foi en l'humanité, et de désespoir, un peu.

Et si votre samedi 1er octobre est libre, sachez que le réalisateur militant de *Demain* et *Animal*, Cyril Dion, sera en conférence - gratuite - à Frouard, à 16h30 au Théâtre Gérard Philipe. A.G.



La manifestation du vendredi 23 septembre à Nancy

Actus de la semaine

Louise Fletcher, actrice incontournable de la télévision américaine (*Star Trek : Deep Space Nine*, *Heroes*, *Shameless*, etc ...) mais surtout connue pour sa performance dans le rôle de l'infirmière Mildred Ratched du film *Vol au-dessus d'un nid de coucou*, s'est éteinte ce vendredi 23 septembre.

Depuis *Ready Player One*, Steven Spielberg explore dans ses films l'histoire de son amour pour le cinéma. Son prochain film abordera le sujet encore plus frontalement en narrant l'évolution d'un homme, de ses 7 à ses 18 ans, rêvant d'être réalisateur. Intitulé *The Fabelmans*, il a reçu le 18 septembre le prix du public au Festival international du film de Toronto. Si on est rassuré sur l'efficacité de son entreprise personnelle sur le grand public dans un film qui sera très certainement une réussite, on est en droit de s'inquiéter pour l'avenir d'un cinéaste qui commence à écrire une sorte de testament en revenant à l'origine de son cinéma.

Le 26 septembre 1969, il y a exactement 53 ans, sortait au Royaume-Uni le dernier album réunissant l'ensemble des Beatles : *Abbey Road*. G.V.

Critiques de la semaine

4 films sortis mercredi dernier

Don't Worry Darling

J.L.

Captivant. En quelques secondes, Olivia Wilde nous immerge dans une communauté "expérimentale" utopique des années 1950, quelque part dans les Etats-Unis. Au premier abord, tout semble parfait dans cet univers fascinant, mais des événements très étranges troublent peu à peu l'héroïne. Sa vie utopique basculant progressivement vers le cauchemar, elle décide de mener son enquête pour découvrir les secrets du "projet Victory". La bande originale et la maîtrise visuelle du film fascine immédiatement, mais la force majeure de *Don't Worry Darling* réside selon nous dans son twist inattendu, car ce retournement de situation rend l'univers du film d'autant plus complexe et fascinant. Cependant, le scénario peut sembler quelques fois superficiel et grossier, puisqu'on n'a finalement que peu d'informations sur ce qu'est véritablement le "projet Victory". Pour autant, ce manque ne nous a pas empêché d'apprécier un long métrage riche, étonnant et captivant.



Ninjababy

G.V.

La réalisatrice norvégienne Yngvild Sve Flikke aborde dans son film une préoccupation vieille comme le monde : qu'est-ce que c'est que "devenir mère" ? *Ninjababy* lui, est un beau représentant de son époque. Loin de la morale et du récit initiatique, il raconte l'histoire d'une jeune femme contemporaine en déni de grossesse. Le personnage principal, divinement interprété (et je pèse mes mots) par Kristine Kujath Thorp, est le moteur du récit tout en étant la victime des événements. Quand on a l'impression de patauger, ce n'est que le résultat des sentiments contraires qui la torturent. Malicieusement, le film est vendu comme une comédie. Il a effectivement pour lui un montage rythmé jouant des contrastes entre les plans et il s'amuse à faire surgir des passages en animation, parfois des caricatures, rappelant le film *Tout le monde aime Jeanne* sorti il y a deux semaines. Pourtant, ce n'est pas qu'avec le sourire que nous traversons *Ninjababy*. Si au début le personnage principal comme le film sont emprunts d'une légèreté insouciance, la mise en scène bascule progressivement du côté du drame sentimental et social. Ce qui ne change pas, c'est le "female gaze" sans jugement porté par la cinéaste sur l'histoire touchante de cette femme moderne et ses ambivalences.



Libre Garance !

G.D.

Été 82: une campagne dans les Cévennes, une famille en quête de simplicité loin de la société capitaliste et une jeune héroïne espiègle. *Libre Garance !* raconte l'histoire d'une jeune fille de 11 ans, Garance, si curieuse et innocente qu'elle va devenir complice d'un activiste italien en fuite. A travers ses yeux de jeune adolescente malicieuse, il n'y a plus de dimension politique, plus de méchants ni de gentils mais juste une envie de liberté et de se sentir, elle aussi, adulte. On se laisse bercer par le fond sonore, où résonnent bruits de grillons et rires d'enfants, on se surprend à sourire naïvement lorsque les enfants jouent ensemble et on frissonne lorsque l'actrice qui joue Garance, Azou Gardahaut-Petiteau, apparaît à l'écran. La sincérité des personnages prenant vie sous la plume de Lisa Diaz est touchante et c'est ce qui donne une singularité à ce film, qui aurait pu être un énième film sur la pré-adolescence et ses premières sensations. Entre un mélange magique et mélancolique de notre jeunesse passée et une atmosphère légère nous rappelant vaguement Marcel Pagnol, Lisa Diaz réussit à remonter le temps grâce à son premier long métrage. Aussi touchant que poignant, *Libre Garance !* est une belle découverte, unique et poétique.

***Les secrets de mon père***

G.V.

Le film de Véra Belmont est une adaptation de la BD autobiographique de Michel Kichka, le fils de l'un des rescapés d'Auschwitz. La réalisatrice a choisi de se focaliser sur son enfance pour évoquer le silence du père sur son vécu de prisonnier, l'incompréhension qui régnait déjà dès la « deuxième génération » des survivants. Plus précisément, elle s'intéresse au devoir de mémoire et surtout au devoir de transmission. Le recours à l'animation, c'est la matérialisation de la distance qu'il y a entre le jeune personnage principal et la réalité de l'horreur des camps. Elle permet au film, malgré la gravité de son sujet, une certaine légèreté et même des séquences assez drôles. On devine cependant que l'idée est principalement d'inculquer un message aux nouvelles générations et le film ne cache pas son but éducatif. C'est cette ambition qui explique (mais n'excuse pas) l'aspect scolaire de l'animation. Pour sa première expérience avec cette technique de cinéma, la réalisatrice s'est alliée avec le studio « Je suis content » (*Persepolis, Avril et le monde truqué*) avec lequel elle livre un produit techniquement réussi même si on pourrait lui reprocher un certain manque d'inventivité. Heureusement, si quand le film commence les spectateurs adultes peuvent avoir peur de sa naïveté, il se révèle assez rapidement plaisant à suivre et plus intelligent qu'il en a l'air.

Le top 3 des meilleures journées d'intégration au cinéma

Un classement subjectif chaque semaine

Car vous en voulez encore, voilà notre sélection des meilleurs bizutages immortalisés par le septième art.

1. *Grave* - 2017 - Julia Ducournau

Un bizutage comme on en a peut-être jamais vu au cinéma, réaliste et violent. Rien de mieux pour ouvrir ce film bouleversant.

2. *Hippocrate* - 2014 - Thomas Lilti

Le réalisateur met en lumière le bizutage en milieu hospitalier. Il vaut mieux respecter les règles quand on est au réfectoire...

3. *Des hommes d'honneur* - 1992 - Rob Reiner

Comment ne pas évoquer le "code rouge", pratiqué quelques fois dans la Marine américaine lorsque des recrues n'entrent pas dans le moule ? J.L.

Carte blanche Une pensée libre, conclusive ou non, autour du cinéma ou à côté.

Babi Yar. Context (sorti le 14 septembre)

Comment raconter l'indicible ? C'est la grande question que chaque cinéaste de l'Holocauste se pose. Lanzmann a fait le choix dans *Shoah* de l'évoquer par des prises de vues actuelles et des témoignages. À l'opposé, Sergei Loznitsa choisit ici de restituer une narration par



des archives sonorisées, sans aucun commentaire hors repères temporels. Il se focalise sur le massacre de Babi Yar, 33 771 juifs fusillés près de Kiev en quelques heures, fin septembre 1941. Cette narration se mêle à l'authenticité brute des images, exposant frontalement la violence du contexte, des cadavres gelés ou pourrissants de soldats et de civils à la pendaison finale des SS. Le massacre de Babi Yar ne peut être montré car aucune image n'existe. Il est représenté par une suite de photos fixes sur les vêtements abandonnés à l'entrée du ravin, dans un silence troublé par le son du vent et des oiseaux. Ici, montrer l'indicible, c'est montrer le vide, qui est à interpréter à plusieurs niveaux, de l'horreur d'une mort industrielle qui dépasse toute représentation possible au silence total du régime soviétique fait sur la disparition de la population juive d'Ukraine et la nature antisémite du massacre. E.L.